

La création ²

Il fut un temps où tout était plongé dans d'épaisses ténèbres. L'aurore n'avait pas répandu sa douce lumière. S'élançant des plages orientales, le soleil ne traçait pas encore sa route enflammée, et la lune, parure des longues nuits, ne montrait pas son croissant dans les cieux. Tous les éléments confondus erraient au hasard dans l'espace, esclaves du ténébreux empire de l'antique chaos.

Ce fut toi, Christ adorable, qui, obéissant à son père, établis l'ordre dans cette confusion. D'abord la lumière fut, afin que tes œuvres merveilleuses brillassent dans un pur éclat. Ensuite, ô prodige ! tu arrondis l'orbe du firmament émaillé d'étoiles où tu fixas deux astres éclatants: le soleil pour verser sur les hommes des flots inépuisables de lumière et leur marquer la succession des heures et du temps, la lune pour charmer les ennuis des ténèbres et offrir l'image d'un jour nouveau.

La terre fut aussi ton ouvrage et dans ses vastes continents tu enchaînas les mers qui, à leur tour, l'étreignent dans de nombreux replis. Le monde était dans la réunion de ces divers objets : la terre, le ciel et les mers.

Le ciel était diapré d'astres étincelants, la mer peuplée d'habitants qui sillonnaient ses ondes, la terre avait ses animaux.

Le Père, jetant alors un regard satisfait sur l'ouvrage et le voyant terminé par l'effet d'une volonté commune, se complaisait dans les perfections de son divin Fils. Mais il cherchait un être qui put comprendre la Sagesse auteur de toutes choses, une créature image de la divinité même et qui fut le roi de ce globe; il fit entendre ces paroles :

"Une foule de serviteurs fidèles et immortels peuplent la cour céleste. Purs esprits, anges dévoués, ils chantent à ma gloire un hymne sans fin. La terre fait son ornement des créatures privées de raison qui la couvrent. Aujourd'hui je veux montrer à la lumière un être nouveau, mélange des deux natures : l'homme doué de raison, tenant le milieu entre le ciel et la terre; l'homme qui pourra se complaire en mes œuvres, connaître les mystères des cieux, régner en maître dans l'univers, et, nouvel ange, célébrer sur cette terre ma puissance et ma gloire." Ainsi parla le Seigneur, et prenant une parcelle de cette terre nouvellement créée, il forma de ses mains divines le premier être de mon espèce. Il le fit participer à sa vie céleste et lui inspira cette âme qui découle de la divinité même. Terre par le corps, esprit par son âme, ainsi fut créé l'homme à l'image de son Dieu.

¹ Source : Darolles 1839
Numérisation : Albocicade

² Migne : P I, 2, 1

La foi, la prière et la virginité ³

(extrait des "Préceptes aux vierges")

Il fut un peuple qui s'avançant vers la terre promise à ses pères était dirigé dans sa marche à travers les déserts qui n'offraient point de traces; le jour par une nuée obscure, la nuit par une colonne de feu. La mer s'ouvrit sous ses pas pour lui donner un passage, et le ciel lui fournit une abondante nourriture. Le rocher versa pour lui les flots d'une eau limpide, les fleuves remontèrent vers leur source et le soleil arrêta son char lumineux. Tandis qu'il combattait, un

seul homme tendant ses bras et figurant la croix, lui fit obtenir la victoire: ce fut alors la Foi qui brisa le glaive de ses ennemis.

Des corbeaux nourrirent le pieux Elie; et lui-même avec peu de vivres nourrit à son tour une Sidonienne dont l'âge avait affaibli les forces. Vainement les mains de cette femme hospitalière préparaient la fleur du froment et versaient l'huile à grands flots, elle ne voyait jamais s'épuiser le peu qu'elle possédait. Des enfants hébreux ne voulant pas renoncer à la nourriture que prescrivait leur loi, et dans la crainte d'être souillés par les mets d'une table royale, s'élançèrent avec joie dans les feux allumés par les Assyriens; mais la flamme fut sans effet et se changea pour eux en une douce rosée. Daniel précipité dans une fosse pour être la pâture des lions dévorants, ne devint pas leur proie parce qu'il tendit ses bras vers les cieux, et un prophète transporté dans les airs lui apporta sa nourriture. Une baleine, ô prodige, après avoir gardé dans ses flancs pendant trois jours entiers le prophète Jonas, le rejeta sur le rivage. Des sauterelles, du miel sauvage, telle fut la nourriture du saint Précurseur; pour vêtement, il avait un cilice de poils de chameau, pour abri, la voûte céleste et pour demeure le désert. Qui sauva Thècle de la fureur des flammes? Qui enchaîna la rage des monstres dévorants? ô miracle! la Virginité sait adoucir les bêtes féroces, elles n'osèrent pas lacérer le corps pur d'une vierge. Je ne t'oublierai pas dans mes vers, non je ne t'oublierai pas, pudique Susanne. Quoique soumise au joug du mariage, elle brûla d'un tel amour pour la chasteté, que, pour éviter des mains impures, elle brava un jugement terrible et ne fut sauvée de la mort qui la menaçait, que par la sagesse d'un jeune homme qui, rempli d'une sagesse mure et d'une prudence réfléchie que guidait l'équité, convainquit par leur propre bouche ces vieillards de Babylone, ces iniques accusateurs. Ecoutez Paul vous racontant les travaux, les peines, les soucis qu'il éprouva chez les siens, chez ses ennemis, et sur la terre et sur la mer. Et puis, ravi jusqu'au troisième ciel, il soumit à son doux esclavage l'univers entier. Cependant les douleurs les tourments ont pour lui plus de charmes, que pour le reste des humains le souffle heureux de la fortune. La vertu se cache au milieu des peines amères comme la rose au milieu des épines aiguës qui l'entourent.

³ Migne : P I, 2, 2

Sur lui-même ⁴

L'Alphée au cours limpide se jette dans la mer, et, prodige étonnant ! ses eaux mêlées à l'onde amère, ne perdent rien, dit-on, de leur primitive douceur. Cependant un nuage altère la pureté de l'air; la maladie flétrit le corps, la vertu se ternit au souffle ténébreux du péché. Plus d'une fois j'ai voulu diriger mon essor vers les cieux; mais bientôt affaissé sous le poids de mes inquiétudes, je suis retombé sur la terre. Plus d'une fois j'ai vu briller un céleste rayon de la divinité; mais survenait un nuage obscur qui dérobait à mes yeux cette éclatante lumière, et quand je me croyais près de l'atteindre, il ne me restait plus que des regrets de la voir fuir loin de moi. Quel sort jaloux me poursuit! la loi de la nature me condamnerait-elle donc à désirer sans cesse? ou bien est-ce un bonheur pour moi de ne pouvoir rien obtenir, de ne pouvoir rien conserver sans peine? car les seules impressions durables sont celles qui résultent d'un long effort de l'esprit. Souvent l'ennemi des hommes confond à mes yeux le bien et le mal; semblable à l'animal rusé qui, par ses nombreux détours, trompe le chasseur qui le poursuit et lui fait perdre sa trace.

D'un côté, le monde m'attire par ses charmes séducteurs; de l'autre, le devoir me rappelle. Dieu, mes passions, l'éternité, le temps se partagent mon âme. Je fais ce que je hais, j'aime ce qui cause ma perte. Je vois avec un rire amer et sardonique la mort que je porte dans mon sein; car ma ruine fait ma joie. Maintenant je rampe à terre, bientôt je me perdrai dans les nues;

aujourd'hui humble et modeste, demain l'on me verra fier et superbe : toujours différent de moi-même, selon les circonstances, je ressemble au polype qui se teint des couleurs du rocher auquel il s'attache. D'abondantes larmes coulent de mes yeux, mais elles n'emportent point mes péchés avec elles. La source de mes pleurs a tari; mais, au dedans de moi-même, j'amoncelle erreurs sur erreurs, et j'ai perdu le remède qui seul pouvait me guérir. Mon corps est pur; puis-je en dire autant de mon âme. La modestie voile mes regards et l'impudence est dans mon cœur. Clairvoyant pour les défauts des autres, je suis aveugle pour les miens. Tout céleste par mon langage, je ne tiens qu'à la terre par mes sentiments. Je suis tranquille et sans alarmes; mais que le vent le plus léger vienne à souffler, soudain la vague s'enfle, et me voilà battu par l'orage; tempête affreuse qui ne s'apaisera que lorsque le ciel aura repris toute sa sérénité : et quel mérite, alors que mon emportement se calme. Souvent aussi, plein d'un heureux espoir, j'avance, je m'élançai dans la carrière, et déjà j'ai franchi les limites d'une vertu ordinaire, quand tout à coup mon cruel ennemi me terrasse et me ramène en arrière. Comme le voyageur qui, se hasardant sur des sables mouvants, voit dans sa marche incertaine le sol se dérober sous ses pieds, ainsi autant de fois je m'élançai, autant de fois je retombe, et je suis de plus en plus malheureux. Point de relâche dans ma course, point de trêve à mes frayeurs, à peine me suis-je élevé, que soudain je retombe encore.

⁴ Migne : P I, 2, 9

Sur l'humilité, la tempérance et la modération ⁵

(extrait)

Pour vous faire connaître quel est le prix de la vertu, je cueillerai, comme l'on dit, des roses sur des épines en rappelant quelques beaux traits choisis chez les païens infidèles. Qui ne connaît le Cynique de Sinope ? Ce philosophe, pour ne citer qu'un seul fait, eut un si grand mépris pour les biens de ce monde, il vécut dans un tel dénuement, que toutes ses richesses consistaient en un seul bâton; et cependant il ne suivait en cela, qu'une loi qu'il s'était faite à lui même sans songer à vouloir accomplir la volonté de Dieu, sans égard à l'espoir d'une récompense future. Sa demeure au milieu des villes était un simple tonneau pour se mettre à l'abri des injures de l'air, tonneau qu'il préférait aux palais où l'or étincelle. Sa nourriture était simple, frugale et sans apprêts.

Cratès également sut se mettre au-dessus de richesses. Il abandonna aux troupeaux ses vastes héritages, qui pouvaient alimenter le vice et les passions. Debout sur un autel, et comme s'il était vainqueur au milieu de la pompe des jeux olympiques, se proclamant lui-même, il fit entendre ces admirables paroles: "Cratès affranchit le thébain Cratès", pensant avec raison que l'amour des richesses nous rend véritablement esclaves.

Le même Cratès, à ce qu'on dit, ou un autre philosophe, selon certains critiques, mais du reste non moins sage que lui, naviguait pendant une tempête affreuse. Comme la cargaison surchargeait le navire, il jeta de bon cœur ses richesses à la mer en prononçant ces mots à jamais mémorables. "Quel bonheur! ô fortune! tu me montres les vrais biens, c'est avec joie que je me vois réduit à un simple manteau".

Un autre laissa toute sa fortune à ses parents. Un troisième s'élevant au-dessus de cette considération humaine, fait une masse d'or de tout ce qu'il possédait, se dirige vers la haute mer et précipite au sein des abîmes cet or séducteur qui trompe les mortels, disant, qu'il ne faut pas donner aux autres ce qui ne peut être bien.

Je loue encore ce trait d'un ancien Cynique. Il s'approche d'un prince et le prie de lui donner de quoi manger, soit que sa demande fut vraie soit qu'il voulut l'éprouver. Le prince, pour honorer le philosophe ou pour l'éprouver à son tour, ordonne généreusement qu'on lui donne un talent d'or. Le philosophe ne refuse pas, il prend le talent et à la vue du prince il le donne pour un seul pain, en ajoutant : "J'avais besoin de pain et non de faste qui ne nourrit pas".

Le fils de Lysimaque qui avait assigné les impôts aux divers peuples de la Grèce, cet homme qui ne fut moins habile orateur que général illustre, montra toujours un souverain mépris pour les richesses. Je ne dirai pas que sa conduite lui mérita le surnom de juste et que ce titre glorieux lui a été conservé jusqu'à nos jours. Il fut si désintéressé que la république dota ses filles, honorant ainsi la glorieuse pauvreté du père. Ses funérailles même se firent aux frais du trésor public, car il ne laissa pas de quoi y pouvoir. Pour ne pas m'appuyer seulement sur des faits pris dans l'antiquité, je citerai aussi les romains.

Fabricius, ce général illustre, avait défait le roi d'Epire, mais il se montra mieux encore son vainqueur par sa noble conduite. Réduit à une extrémité fâcheuse, Pyrrhus voulut corrompre par son or celui qu'il n'avait pu vaincre par ses armes. Fabricius méprisa ses offres; mais toutefois il ne refusa pas d'accorder une trêve. Alors Pyrrhus, dit-on, voulant s'égayer aux dépens du romain, fit paraître tout-à-coup devant lui un éléphant colossal tout recouvert de son armure et tel qu'on les mène au combat. C'était le premier animal de cette espèce que voyait Fabricius. Ce romain vit sans s'émouvoir le monstre élevant sur sa tête une trompe menaçante, et dit avec gaîté : "Votre or n'a pu me séduire, ce monstre ne m'épouvante pas".

⁵ Migne : P I, 2, 10

Comparaison de l'Homme et du Temps ⁶

O temps, nous courons ensemble avec une égale rapidité,

cherchant à nous devancer,
tels que l'oiseau qui fend les airs
ou le vaisseau qui sillonne les ondes!

en nous rien de stable;
mais cependant le péché ne passe point,
il laisse une empreinte durable,
et voilà ce qui fait le malheur de ma vie.
Je ne sais que demander à Dieu;
de vivre encore ou d'abrèger mes jours.
Effroi des deux côtés; ô mon âme, réponds?
La vie souillée par le péché m'est insupportable,
et si je meurs; hélas, hélas!
plus de remède à mes fautes passées.

La vie, cette longue et pénible épreuve,
m'apprend que la mort ne saurait mettre un terme à nos peines; de toutes parts, l'abîme.

Que faire?
oui, l'unique salut est d'élever mes yeux vers vous seul,
ô mon Dieu, de me livrer à votre miséricorde.

⁶ Migne : P I, 2, 13

Sur la nature humaine ⁷

Hier, poursuivi par la mélancolie, loin de la société des hommes,
je reposais, absorbé dans mes rêveries, sous l'ombrage de la forêt;
car au milieu de mes souffrances, le seul remède que j'aime,
c'est de pouvoir converser dans la solitude avec mon propre cœur.

L'air bruissait avec un doux murmure,
et les oiseaux chanteurs, perchés sur la cime des arbres,
portaient une volupté secrète à mon âme attristée.

Perdue sous l'herbe qui croissait à leurs pieds,
la cigale, amante du soleil remplissait le bocage de sa voix bruyante,
tandis que l'onde fraîche d'un ruisseau qui fuyait en silence dans la forêt humide venait baigner
mes pieds.

Et moi, déchiré par les peines les plus vives,
j'étais peu sensible à ces beautés de la nature :
et quel cœur brisé par l'amertume voudrait l'ouvrir aux émotions qu'elles inspirent! Mon âme
se plongeait dans des pensées diverses qui l'agitaient tour à tour.

Je me disais : qu'étais-je avant de naître ?
que suis-je aujourd'hui? que serai-je demain ?
Je l'ignore; de plus savants que moi ne sauraient me répondre.
Enveloppé de ténèbres épaisses, je roule de désirs en désirs
n'ayant rien de ce qui fait l'objet de mes vœux,
pas même les illusions d'un songe.

Ils rampent sur la terre, ils sont tous malheureux
ceux que la chair enveloppant de ses ténèbres, étreint dans ses liens.
J'existe : que signifie ce mot ? répondez.
Une partie de mon être m'a déjà échappé; je ne suis plus ce que j'étais.
Que serai-je si je dois être quelque chose?
rien de stable.

Je suis cette onde fugitive qui va toujours coulant sans jamais s'arrêter.
Mais pourquoi m'appesantirais-je sur les misères des mortels.
La douleur; voilà le commun apanage de tout ce qui tient à l'espèce humaine.
Je ne fus point jeté sur un sol immobile, la terre a ses orages;
les heures se poussent et se succèdent; la nuit succède au jour,
les sombres vapeurs couvrent une pure atmosphère;
les feux du soleil effacent l'éclat des astres;
Le soleil lui-même disparaît sous les nuages;
l'astre des nuits reparait dans les cieus;
une moitié du firmament se déroule à nos regards avec ses brillantes étoiles.
Et toi aussi, toi qui brillais jadis dans les chœurs angéliques,
radieux Lucifer !

aujourd'hui maudit, tu fus précipité du ciel par une chute affreuse.
C'est vous que j'implore, Trinité Sainte,
soyez-moi propice.

Vous-même, n'avez pas échappé aux traits envenimés des mortels insensés:
le Père fut d'abord en proie au déchaînement de l'impie,
puis le Fils adorable enfin le Saint Esprit.
Soucis importuns, curiosité vaine, où m'emporterez-vous ? Sachons y mettre des bornes.
Dieu par-dessus tout; cédon's à son Verbe.
Non ce n'est pas en vain que Dieu m'a mis au monde;
ce que j'ai dit dans mon délire je le rétracte.
Maintenant je suis plongé dans les ténèbres,
mais bientôt pur esprit, je connaîtrai ce que j'ignore,
ou voyant Dieu face à face,
ou plongé dans les feux qu'alluma sa juste vengeance.

⁷ Migne : P I, 2, 14

Faiblesse de l'homme ⁸

(extraits)

Qu'étais-je? que suis-je ? que serai-je dans peu de temps ?

O Dieu puissant, où placeras-tu ton image !

Au sortir du sein de sa mère, le jeune veau bondit à ses côtés et s'attache à sa mamelle. Trois ans s'écoulent, on le dompte, il traîne les chariots pesants et courbe sous le joug sa tête puissante.

Le faon de la biche, à la peau bigarrée, n'a pas plutôt vu le jour qu'il s'attache aux côtés de sa mère et la suit pas à pas. Il échappe à la meute affamée, au coursier ardent qui le poursuit, et trouve une retraite sûre dans l'épaisseur de ses forêts.

L'ours terrible, le sanglier plein de rage, le lion, le tigre impétueux, le léopard robuste, hérissent leur poil avec fureur à l'aspect du fer meurtrier et s'élancent sur le chasseur hardi qui les attaque.

Le jeune oiseau, d'abord sans plumes, voit bientôt croître ses ailes et se balance dans les airs au-dessus du nid qui l'a vu naître. L'abeille au corsage d'or quitte son essaim, se construit une ruche et remplit sa demeure d'une postérité nombreuse: un printemps suffit à ces travaux, la nourriture s'offre à tous ces êtres, c'est la terre qui la leur fournit, ils ne fendent pas les flots d'une mer orageuse, ils ne déchirent pas le sein de la terre; ils ne connaissent ni esclaves ni échansons. L'oiseau a pour chercher sa proie la force de ses ailes, l'animal sauvage la trouve au fond de ses vallées; le travail leur est léger, l'inquiétude éphémère.

Le lion vigoureux, après s'être repu de la proie qu'il vient d'abattre, dédaigne les restes de son festin. Pour les animaux seuls, la vie est exempte de peines.

La pierre des rochers, les rameaux des arbres leur offrent un asile toujours prêt.

Sains, robustes et vigoureux, si la maladie les frappe, ils expirent sans regret, leur mort n'est pas accompagnée des plaintes lugubres d'une foule qui les environne.

Point de parfums pour leur cadavre, point d'amis qui, les cheveux épars, exhalent leur triste douleur. Que dis-je, les animaux meurent sans crainte, et en mourant, ils ne redoutent pas d'autres maux.

Jetez les yeux sur la misérable race des humains, et dites: "Rien n'est plus faible que l'homme."

Enfant, ma mère me porta dans ses bras, j'étais pour elle un doux fardeau : bientôt après, je me roulai dans la poussière, tourmenté par d'affreuses douleurs. Puis, je me traînai sur mes membres; enfin me dressant sur mes pieds, je hasardai mes pas tremblants soutenu par une main étrangère. Bientôt les accents confus de ma voix marquèrent le développement de mon intelligence, et les leçons de mes maîtres sévères firent couler mes pleurs. A vingt ans mes forces avaient acquis leur développement, et tel qu'un athlète j'avais déjà lutté contre bien des malheurs. De nouvelles infortunes m'accablent, après celles-ci d'autres leur succéderont, sachez-le bien, mon âme, dans ce trajet perfide de la vie, flux et reflux capricieux, semblable aux flots d'une mer inconstante que soulèvent le souffle des vents. En vain ma folle prudence s'agite, le démon ennemi amoncelle les maux sur ma tête.

Pesez et le bonheur et les inquiétudes de cette triste vie; entraînant de leur poids la balance, la somme des maux sans nombre descendra rapidement vers la terre et le bonheur léger remontera.

A la vue de tant d'infortunes, mon âme est déchirée quand je vois regarder comme un avantage ce qui renferme plus de maux que de biens. Ne verserez-vous pas des larmes au souvenir des disgrâces qu'ont éprouvées ceux qui vécurent avant nous ! Je ne sais si leur récit doit exciter ou les pleurs ou le rire.

Deux sages éprouvèrent jadis ces sentiments divers pour un même sujet. L'un riait, l'autre versait des larmes en songeant que les Troyens et les Grecs s'étaient livrés des combats terribles pour une vile prostituée. Les Curètes et les belliqueux Étoiliens combattirent aussi pour conquérir la hure et les soies d'un sanglier. Les fameux Eacides trouvèrent le trépas, l'un dans les rangs ennemis, au milieu des batailles, et l'autre dans l'incontinence. L'illustre fils

⁸ Migne : P I, 2, 15

saint Grégoire le Théologien

d'Amphitryon, ce fameux vainqueur de tant de monstres, fut dompté par la robe fatale qui dévorait ses chairs. Et les Cyrus et les Crésus ne purent échapper au destin funeste, non plus que ceux qui hier étaient encore nos maîtres. Noble fils du serpent, ô Alexandre tu parcourus en vainqueur la terre entière et le vin terrassa ton indomptable valeur.

Quelle supériorité les morts ont ils les uns sur les autres? Le héros fils d'Atrée, et le mendiant Irus ne sont plus qu'une même cendre qu'une même poussière, le puissant Constantin et mon esclave sont égaux aujourd'hui. Riches ou pauvres point de différence, un tombeau seul les sépare.

Voilà pour cette terre : mais, qui pourrait dire les tourments réservés aux méchants dans la vie future; un feu dévorant, des ténèbres épaisses, le ver rongeur, le remords éternel de notre malice. Qu'il aurait mieux valu pour toi, qui te plonges dans le crime, de ne jamais entrer aux portes de la vie; ou, après les avoir franchies, de périr en entier comme les brutes plutôt que de souffrir ici-bas tant de maux pour les échanger contre un éternel avenir de souffrances plus cruelles encore.

Qu'est devenu le bonheur de nos premiers parents ? un fruit fatal les a perdus.

Que devint Salomon avec toute sa sagesse ? des femmes en triomphèrent.

Et celui qui comptait au nombre de douze disciples, Judas, l'amour d'un gain sacrilège le plongea dans d'épaisses ténèbres.

O Christ, ô roi, je t'en supplie, porte un remède aux maux de ton serviteur en l'enlevant de cette terre, Il n'est qu'un seul bien constant, immuable pour les humains, la bienheureuse espérance des cieux qui soutient ma vie chancelante. Je suis dégoûté de tous ces autres biens qui traînent sur la terre : que d'autres les aient en partage, voilà mes vœux. A d'autres les plaisirs de la vie, je les leur abandonne. Hélas! que les soucis qui m'accablent me font paraître longue cette existence. Que ne suis-je mort à l'instant même où tu me plaças, ô mon Dieu, dans le sein de ma mère, pourquoi les ténèbres n'ont-elles pas fermé mes yeux quand je commençais à répandre des larmes! Qu'est donc la vie? Je ne sors d'un tombeau que pour courir vers le sépulcre, et puis aux flammes de l'enfer.

Telle est la vie des malheureux humains qui fondent leurs espérances sur des rêves trompeurs. Jouissez pour un seul moment du bonheur de ces rêves: pour moi, j'embrasserai le Christ, et ne cesserai pas un instant de m'affranchir des chaînes terrestres-de cette vie mortelle.

O mon âme jette en haut tes regards, oublie tout ce qui est étranger, de peur que, domptée par le corps, tu ne sois entraînée dans les ténèbres éternelles.

Des différentes conditions de la vie ⁹

Que suis-je? d'où suis-je venu ? et après que la terre m'aura reçu dans son sein, que serai-je en me réveillant de la poussière des tombeaux ?

Quel séjour m'assignera le Tout-Puissant, en quittant les orages de cette vie mortelle? trouverai-je le salut, aborderai-je à un port tranquille.

Que de voies ouvertes dans la pénible carrière de la vie! combien de peines les assiègent ! point de bien sans mélange parmi les malheureux mortels.

Plût à Dieu seulement que la part des maux ne fut pas la plus forte.

La richesse est inconstante; le trône, un rêve de l'orgueil; la condition de sujet, un tourment; la pauvreté un dur esclavage; la beauté, un éclair fugitif; la jeunesse, l'effervescence d'un moment; la vieillesse, un triste déclin; la renommée, le vol de l'oiseau qui passe; la gloire, un peu de vent; la noblesse, un sang appauvri par l'âge; la force, l'apanage des animaux féroces; le plaisir de la table, la source de tous les désordres; le mariage, une servitude; la paternité, un abyme de peines; le célibat une maladie; le barreau, une arène de corruption; la retraite, un aveu d'incapacité; les arts, le partage des dernières classes; la domesticité, une gêne sans fin; l'agriculture, une fatigue accablante; la navigation, une mort sûre; la patrie, un gouffre où tout s'abîme; la terre étrangère, un opprobre.

Tout est peine et douleur pour les malheureux mortels. Oui, tout n'est qu'un sourire, un duvet qui s'envole, une ombre, une apparition, une rosée qui s'évapore, un souffle, le vol rapide de l'oiseau, une vapeur légère, un songe, un flot agité, une onde qui s'écoule, la trace fugitive d'un vaisseau, un vent passager, un peu de poussière, une roue mobile qui ramène toujours les mêmes événements dans ses révolutions tantôt vives, tantôt lentes à leur commencement, comme à leur déclin : des saisons, des jours, des nuits, des travaux, des morts, des chagrins, des plaisirs, des maladies, des revers, des succès.

Hé bien! cette instabilité des choses, ô Verbe puissant de mon Dieu ! est le chef-d'œuvre de votre sagesse; par-là, notre amour se porte aux biens inaltérables. Dans son vol rapide, ma pensée a tout parcouru : ce qui fut jadis, ce qui est aujourd'hui; et j'ai vu que rien n'est immuable parmi les mortels. Une seule chose est le seul vrai bien, elle ne saurait nous tromper.

Elançons nous hors de ce monde, chargés du précieux fardeau de la croix. Pleurons, gémissons; que notre esprit dans un pieux recueillement, embrasse les espérances et la gloire de la céleste Trinité : elle se communique aux âmes chastes qui cherchent à se détacher de cette vaine poussière. Conservons pure cette image céleste que Dieu nous confère; menons une vie nouvelle, échangeons ce monde pour un monde meilleur et supportons nos peines avec une résignation pieuse.

⁹ Migne : P I, 2, 16

Contre la colère ¹⁰

(extrait)

Le philosophe de Stagyre était près de frapper un individu qu'il avait surpris commettant une action infâme. Il se livrait à la colère : mais s'en apercevant, il s'arrête, comprime son mouvement impétueux, et, réfléchissant un instant, il prononça ces paroles bien dignes d'un sage. "Chose nouvelle, c'est ma colère qui te protège, car si je n'étais en fureur, je t'aurais meurtri de coups : il serait honteux pour moi, de frapper un pervers, dans mon emportement, de corriger un esclave, quand je le suis de ma colère." Ainsi dit Aristote.

Voici ce qu'on rapporte d'Alexandre. Ce prince s'étant rendu maître d'une ville grecque, était incertain sur la conduite qu'il devait tenir à son égard. Si j'étais à votre place, lui dit Parménion, je ne l'épargnerais pas. Ni moi, répondit Alexandre, si j'étais Parménion. Vous pouvez être cruel, il faut que je sois indulgent, et la ville doit être sauvée.

Mais le trait suivant, de quels éloges n'est-il pas digne !

Un insolent, homme du peuple, outrageait par ses propos le grand Périclès et l'accabla d'insultes une journée entière. Le soir arrive et l'illustre Athénien qui supportait sans s'émouvoir les invectives comme les éloges, fit reconduire à sa demeure avec un flambeau cet homme épuisé par ses cris : ce fut ainsi qu'il désarma sa rage. Un autre furieux, ajouta cette menace aux paroles outrageantes. Que je meure à l'instant, misérable, si je ne te fais périr à la première occasion favorable. Que je meure à mon tour, répliqua Périclès, si je ne te force à devenir mon ami.

¹⁰ Migne : P I, 2, 25

L'homme et la chouette : fable ¹¹

(extrait)

Personne ne s'occupe de ce qui peut être avantageux ou beau, et les défauts quels qu'ils soient, voilà ce que les esprits frivoles et pervers s'empressent d'adopter pour modèle.

Ils sont de fer pour recevoir l'empreinte des vertus, mais on les voit semblables à une cire molle pour recevoir celle du vice.

Je suis dissolu dans mes mœurs; eh quoi ! suis-je donc le seul?

On m'accuse de meurtre; n'a-t-il donc jamais existé personne à qui on pût reprocher ce crime?

Je m'enrichis par des voies illégales? Voyez un tel qui a volé des villes et de provinces.

Pour réfuter de tels sophismes, je vous raconterai la fable suivante.

Quelqu'un raillait la chouette : mais elle répondait avec adresse à chaque trait qu'on lui lançait. Quelle tête bons dieux!

Jupiter l'a bien plus grosse. Vos yeux sont vert de mer.

Tels sont ceux de Minerve. Votre voix est criarde.

Celle de la pie l'est-elle donc moins? Vos jambes sont bien grêles;

que vous semble de celles du sansonnet.

Ce fut ainsi que la chouette repoussa facilement les attaques dirigées contre elle; mais toute adroite qu'elle était il fut un point sur lequel elle dut s'avouer vaincue.

Habile personnage, ajouta son interlocuteur, ceux que tu me cites, n'ont qu'un seul défaut, et tu les réunis tous à toi seule. Tes yeux sont verts, ta voix affreuse, tes jambes grêles, ta tête énorme. A ces mots la chouette confuse tourna dos et disparut.

¹¹ Migne : P I, 2, 25

Sur un noble sans moeurs ¹²

Un homme d'un sang illustre, mais pétri de vices, vantait ses ancêtres à un homme qui n'avait pas sujet de se glorifier de sa naissance, mais qui était fort estimable sous tous les autres rapports. Celui-ci fit à l'autre, avec le plus doux sourire, une réponse digne d'être citée : "Ma race, il est vrai, ne me fait pas honneur, mais vous ne faites pas honneur à la vôtre."

Retenez bien cette parole, et sachez que la vertu doit passer avant tout. Si l'on vous raillait sur votre laideur, ou sur ce que vous sentez mauvais, diriez-vous que votre père était d'une belle figure, ou qu'il sentait le musc? Si l'on vous traitait d'homme lâche et sans cœur, répondriez-vous que vos aïeux furent souvent couronnés aux jeux olympiques? Ainsi donc, quand on vous reproche votre défaut de vertu ou de bon sens, ne nous parlez pas de vos ancêtres, ni des morts. Un musicien, tenant en main une lyre ornée de dorures, blesse mes oreilles par des sons discordants; un autre sait tirer d'une lyre ordinaire des sons mélodieux : quel est celui des deux, mon bel ami, qui joue le mieux de la lyre ? n'est-ce pas celui qui charme mes oreilles par une fidèle observation des lois de l'harmonie?

Vous êtes nés, comme on le dit, des parents les plus illustres, mais on ne remarque en vous aucune vertu; et vous êtes enflé d'orgueil! Pour preuve de cette brillante naissance, vous me citez des aïeux morts depuis longtemps, des traditions fabuleuses, des contes de vieilles femmes; vous plaisantez sans doute : moi je n'envisage que vous seul; j'examine si vous êtes vertueux ou méchant. Nous avons tous la même origine; nous sommes tous une même boue, une même chair! Et après cela nous nous enorgueillons de notre opulence, de notre illustration et de nos ancêtres.

Et que me font à moi tous ces vains accessoires, votre père, votre race? Des fables, des tombeaux ne m'éblouissent pas; je ne regarde en vous, mon cher, que vous seul. Nous sommes tous pétris du même limon, formés par la main du même ouvrier. C'est la tyrannie, et non la nature, qui a divisé les hommes en deux classes. A mes yeux tout pervers est un esclave, tout homme vertueux est libre. Si tu es rempli d'orgueil, que fait tout cet orgueil à ta naissance ? Est-ce une honte pour un mulet d'avoir un âne pour père ? non sans doute. Est-ce un honneur pour un âne d'avoir engendré un mulet ?

Les aigles ont des petits, mais ne les élèvent pas tous. Il en est qu'elles précipitent du haut des airs; pourquoi donc me parler de tes aïeux, et non de toi-même ? J'aime mieux la vertu sans la naissance que la naissance sans la vertu. Une rose qui s'élève sur une tige épineuse, n'en est pas moins une rose; mais toi, si tu n'es qu'une ronce, née dans une terre fertile, tu mérites d'être jeté au feu. Comment peux-tu donc, homme rempli de vices, être si glorieux de tes ancêtres ? âne fait pour la meule, qui as l'orgueil d'un cheval !

¹² Migne : P I, 2, 26

Maximes chrétiennes en vers iambiques ¹³

Regardez Dieu comme le principe et la fin de toutes choses.
Pour bien profiter de la vie, il faut mourir chaque jour.
Appliquez-vous à connaître toutes les actions des gens de bien.
C'est un malheur d'être pauvre; mais c'est un malheur plus grand encore d'être un mauvais riche.

Songez qu'en faisant du bien aux hommes vous devenez semblable à Dieu.
Cherchez à vous rendre digne de la bonté divine par votre bonté envers les autres.
Maîtrisez et domptez la chair avec un noble courage.
Mettez un frein à votre colère, pour ne pas être emporté loin de vous-même.
Sachez borner vos regards et régler votre langue.
Tenez vos oreilles fermées, et ne vous livrez pas aux rires immodérés d'une folle joie.
Que la raison soit le flambeau qui vous guide dans tout le cours de la vie.
Que l'apparence ne vous fasse jamais abandonner la réalité.
Connaissez tout ce qu'on peut faire; mais ne faites que ce qui est permis.
Sachez que vous êtes un étranger sur cette terre, et traitez avec honneur les étrangers.
Au milieu de la plus heureuse navigation, n'oubliez pas que vous êtes sur une mer orageuse. Il faut recevoir avec reconnaissance tout ce que Dieu nous envoie.
Les tribulations du juste sont préférables à la gloire du méchant.
Fréquentez la maison du sage, et non pas celle du riche.
Ce qui est petit cesse de l'être, quand il a de grandes suites.
Mettez un frein aux désirs de la chair, et vous serez au premier rang des sages.
Soyez toujours sur vos gardes, et ne riez pas des disgrâces des autres.
C'est un avantage flatteur d'être envié; mais c'est une grande honte d'être envieux.
C'est notre âme avant tout qu'il faut offrir à Dieu en sacrifice.
Heureux celui qui pratiquera ces maximes! il sera sauvé. ¹⁴

¹³ Migne : P I, 2, 30

¹⁴ Ce poème de 24 vers est, en grec, acrostiche sur l'alphabet.

Sentences et maximes en vers tétrastiques ¹⁵

Ne prêchez pas, ou prêchez d'exemple.
Ce que vous bâtissez d'une main, ne le renversez pas de l'autre. Il faut moins de discours
quand on parle par ses actions mêmes. Les meilleures leçons d'un peintre, ce sont ses
ouvrages.

Il vaut mieux agir sans parler que de parler sans agir.
Personne ne s'est élevé à la perfection sans de bonnes œuvres;
mais plusieurs y sont parvenus sans de beaux discours.
Ce n'est point à l'éloquence, c'est à la vertu, que Dieu accorde sa grâce.

Louez les autres, et ne vous enorgueillissez pas quand on vous loue vous-même; car vous
devez craindre d'être au-dessous des éloges qu'on vous donne.
N'en donnez vous-même aux autres qu'après les avoir connus par expérience,
dans la crainte que leurs vices venant à être reconnus, vous n'ayez à rougir de vos éloges.

Il vaut mieux qu'on dise du mal de vous, que si vous en disiez des autres. Lorsqu'en votre
présence et pour vous plaire, on tourne quelqu'un en ridicule, mettez-vous à la place de celui
qu'on attaque,
et vous serez indigné des propos qu'on ose tenir devant vous.

Recherchez la gloire, mais non pas en tout, ni avec trop d'empressement.
La réalité vaut mieux que l'apparence.
Si la gloire a pour vous d'invincibles appas, ne la cherchez point dans les choses futiles ou
extraordinaires.
Que peut gagner le singe à contrefaire le lion ?

Dans le cours d'une heureuse navigation, ne vous livrez pas à une confiance présomptueuse
avant que vous n'ayez jeté l'ancre.
Tel qui n'avait essuyé aucun péril dans le trajet, a fait naufrage à l'entrée du port;
tel autre qui avait essuyé de violentes tempêtes, a gagné heureusement le rivage.

Le seul moyen d'être en sûreté, c'est de ne pas reprocher aux autres leurs infortunes.

Abandonnez toute chose, et cherchez à posséder Jésus Christ seul;
car vous n'êtes que le dispensateur des biens d'autrui,
Si vous ne voulez pas donner tout ce que vous possédez, donnez en du moins la plus grande
partie;
ou si vous ne voulez pas même aller jusque-là, donnez votre superflu.

Il est beau de dérober quelque chose aux vers et à l'envie,
et d'être moins jaloux de posséder tous les biens que d'avoir pour débiteur Jésus-Christ même,
qui donne le royaume des cieux pour un morceau de pain.
C'est Jésus-Christ, que vous nourrissez, que vous revêtez, en nourrissant, en revêtant un
pauvre.

Lorsqu'un pauvre, s'étant adressé à moi, n'a reçu aucun soulagement,
Je crains, ô mon Dieu, que ma conduite ne soit une espèce de règle pour vous,
et que je ne reçoive rien de votre main libérale pour soulager mes besoins,
n'étant pas juste que Dieu nous donne ce que nous avons refusé de donner au pauvre.

Quand vous serez violemment aigri par quelque injure,
souvenez-vous de Jésus Christ et de ses plaies.
Combien vos souffrances sont légères en comparaison de celles de votre Seigneur ! Cette
pensée calmera vos douleurs aussi facilement que l'eau éteint le feu.

¹⁵ Migne : P I, 2, 33

saint Grégoire le Théologien

Ne faites jamais aucun serment; mais comment persuader les autres ?
par des mœurs qui donnent de l'autorité à vos promesses.
Se parjurer, c'est abjurer Dieu. Quel besoin avez-vous de prendre à témoin la Divinité ? que
vos mœurs garantissent la fidélité de vos promesses.

L'œil qui voit tous les objets qui l'environnent ne se voit pas soi-même; encore ne voit-il pas
ces objets, quand il est malade;
ayez donc soin de consulter quelqu'un dans tout ce que vous faites. Les deux mains s'aident
mutuellement, et un pied a besoin de l'autre.

Préférez les gens de bien aux méchants.
En fréquentant les hommes vicieux, nous contractons leurs vices.
Ne recevez aucun bienfait de la part d'un méchant;
il cherche, en vous obligeant, à se faire pardonner ses vices et ses crimes.

Hommage à la communauté de l'Anastasia ¹⁶

C'est de là qu'a surgit ma parole ¹⁷

Je te regrette, je te regrette, toi qui m'es si cher, je ne le nierai pas,

je regrette la parole génératrice de mes enfants,
ô peuple de cette Anastasia que j'aime tant,
qui as ranimé par des paroles nouvelles

la foi ancienne, autrefois tuée par des discours de mort.
C'est de là qu'a surgi ma parole, telle une étincelle
qui a empli de lumière toutes les Églises.
Qui possède ta beauté, qui détient mon siège ?
Comment suis-je privé de mes enfants,

alors que ces enfants sont vivants ?

Père, à toi la gloire, même s'il m'arrivait quelque chose de pire.

Peut-être punis-tu la liberté de mon langage.
Qui proclamera sincèrement ce qui t'appartient, ô Trinité ?

¹⁶ [PG 37]

¹⁷ Le poème, écrit en trimètres iambiques, est adressé à la communauté chrétienne de l'Anastasia, à Constantinople. Cette petite église - dont le nom signifie Résurrection - servait de siège patriarcal à Grégoire de Nazianze au moment où les nicéens étaient encore en minorité.

saint Grégoire le Théologien

A SON ÂME

(extrait) ¹⁸

Que désires-tu, mon âme, c'est à toi que je m'adresse; et parmi tant d'objets divers si précieux aux regards des mortels, quête sont ceux qui te séduisent, ceux que tu n'estimes pas ? Veux-tu le sort du Lydien Gygès, et régner au moyen d'un anneau, seulement en tournant le chaton merveilleux qui rendait invisible si on le cachait dans sa main ou visible en le découvrant.

Désires-tu le destin de Midas de ce fameux Midas qui mourut richement ? Pour lui tout était or, sa faim dévorante était causée par l'or, juste punition de la folie de ses désirs. Souhaiterais-tu des pierreries étincelantes, des campagnes vastes et fertiles, de nombreux troupeaux de bœufs et de chameaux.

Ces trésors, ces biens tu ne les auras pas de moi; les recevoir te serait funeste. D'ailleurs je ne saurais te les donner; car j'ai chassé loin de moi les noires inquiétudes depuis le jour où je pris Dieu seul pour mon partage.

La puissance, les grandeurs seraient-elles l'objet de tes vœux; mais leur éclat ne dure qu'un instant et demain déchu de ta splendeur, tes regards humblement fixés vers la terre, tu verrais s'enorgueillir à ta place un de tes adulateurs, peut-être le dernier de tous.

Veux-tu par les charmes de ton éloquence réunir autour de toi un peuple nombreux d'auditeurs ? Vendre la faveur des lois dans des luttes où l'injustice règne en souveraine ? L'éclat des armes te charme-t-il ? respires-tu une ardeur guerrière ? soupirez-tu après les palmes triomphales, après la gloire de ces héros vainqueurs de tant de monstres ?

Serais-tu séduite par les applaudissements d'une ville entière, par les statues que l'on prodigue aux grands noms. – Tu veux l'illusion fugitive d'un songe, une fumée passagère, le sifflement du trait qui vole sans laisser de traces, le bruit des applaudissements qui se perd dans les airs ...

¹⁸ Migne : P II, 1, 88

saint Grégoire le Théologien
MONOLOGUE DIALOGUÉ ¹⁹

Qu'est devenue cette rare éloquence ? elle s'est dissipée dans les airs.
Et cette brillante fleur de jeunesse ? Elle est flétrie.
Qu'est devenue ta gloire ? perdue à jamais.
Où est cette force d'un corps jadis robuste ? brisée par la maladie.
Tes trésors où sont-ils ? Dieu m'en ravît une partie, la haine a fait passer le reste entre les mains d'injustes ravisseurs.

Mes parents chéris, mes frères, couple bienheureux, sont descendus dans la tombe.
Ma patrie seule me restait; mais l'ennemi soulevant contre moi une tempête affreuse m'en éloigna peut-être sans retour.
Et aujourd'hui, seul, étranger, je porte mes pas incertains sur une terre qui n'est pas la mienne, traînant une existence pleine de larmes dans une languissante vieillesse.
Renversé du siège où je fus élevé, sans asile, sans enfants, ou plutôt cause de la douleur de ceux que je nommais ainsi, je vis sans espérance, mes pas errants ne trouvent point de repos. Que ferai-je de ce corps quand arrivera la fin de tant de misères ?
Quelle terre, quel tombeau me couvrira de son ombre hospitalière ?
Quelle main charitable viendra fermer ma mourante paupière ?
Sera-ce un pieux adorateur de Jésus; sera-ce un méchant souillé de vices ? qu'importe.
Je serais bien pusillanime d'être inquiet pour savoir si mon corps, cette boue privée de vie reposera dans le silence des tombeaux, ou s'il deviendra la pâture des animaux sauvages, des chiens dévorants et des oiseaux de proie.
Qu'importe que devenant la proie des flammes, la cendre de ce corps soit dispersée au gré du vent.
Qu'importe que privé de sépulture, mon cadavre roulant de rocher en rocher soit dissous par l'onde des torrents, ou par la pluie des cieux.
Ah! quand viendra le jour suprême, seul, je ne serai pas oublié; et plut à Dieu ! pour combien de mortels cet oubli ne serait-il pas préférable.
A ce dernier jour, l'esprit du Seigneur ranimera les corps dans toutes les parties de ce vaste univers.

Il les formera de nouveau qu'ils aient été réduits en cendres ou consumés par la maladie.
Mais l'épouvante est dans mon cœur, je tremble au seul penser du tribunal redoutable de mon Dieu, de ces fleuves de flammes et des ténèbres de l'enfer.
Ô Christ ! ô mon roi! toi seul es ma patrie, ma force, mes trésors, mon tout.
Puissé-je mourir en toi et changer mes peines présentes pour une éternité de bonheur.

¹⁹ Migne : P II, 1, 43